LES LIEUX DE MEMOIRE
A MENTON
DE 1860 A NOS JOURS

Solange FREDIANI

Résumé d'un mémoire de maîtrise sous la direction de Jean-Louis Panicacci

La mémoire collective devient un nouveau champ d'investigation de l'histoire contemporaine et l'analyse symbolique de la politique se développe par le biais de l'étude des lieux de mémoire. L'histoire locale des lieux de mémoire permet de mettre en lumière des phénomènes locaux durables qui dépassent le cadre de l'histoire politique et s'étendent à tous les domaines. Les lieux de mémoire ont été définis par Pierre Nora dans *« Les lieux de mémoire »*. Les lieux de mémoire commémoratifs comprennent les associations patriotiques, les commémorations et les plaques commémoratives, très nombreuses. Les lieux de mémoire symboliques très peu présents à Menton, sont représentés par quelques monuments symboliques. Les lieux de mémoire monumentaux constituent une partie importante des lieux de mémoire à Menton par l'architecture et les grands monuments commémoratifs. Les lieux de mémoire toponymiques sont appelés à être toujours les plus utilisés ; leur évolution est spontanée. Les lieux de mémoire artistiques offrent une vision de la perception de Menton, légués à la ville par divers artistes lors de la Belle Epoque mais aussi lors de périodes plus récentes ; ils sont complétés par les lieux muséaux.

Les lieux de mémoire comprennent un vaste ensemble ; de multiples documents avaient été publiés sur les lieux traités mais aucun ne présente une analyse globale sur l'évolution des lieux de mémoire à Menton de 1860 à nos jours. Livres, publications forment une importante source mais il a aussi été utile de prospecter la ville afin de vérifier la présence de certains sites. Les archives et plus précisément les délibérations ont été très utiles pour les créations de noms de rues.

L'évolution des lieux de mémoire à Menton porte à interrogations. Tout d'abord, les lieux de mémoire représentent-ils l'identité mentonnaise et en quoi ceux-ci ont-ils façonné cette identité collective autour de plusieurs thèmes : tradition touristique, conduites politique et culturelle ? Ceci nous amène aussi à étudier les lieux de mémoire à Menton par rapport à l'identité nationale, de l'intégration de Menton aux faits marquants du pays. Ces lieux de mémoire représentent-ils bien la mémoire collective ou rejettent-ils la mémoire d'une partie de la population mentonnaise ? Enfin, face à la volonté politique ou associative sans cesse renouvelée de marquer dans la pierre les événements frappants de la vie mentonnaise, les recherches on amené à s'interroger sur les zones d'amnésie de certains faits historiques non retranscrits dans la pierre ; en quoi la création des lieux de mémoire est-elle subordonnée au contexte historique actuel et dans le but politique du temps présent ?

Une première partie consacrée à la perception qu'avaient les Mentonnais des événements nationaux (le rattachement à la France, la Première guerre mondiale, la Deuxième guerre mondiale) permet d'éclaircir l'historique et l'originalité mentonnaise mais aussi ce qui a été retenu de ces épreuves et la formation de l'identité française à Menton. Ensuite, sont étudiées les commémorations du domaine local tant politiques, culturelles que sociales, mais aussi le rôle de la municipalité dans la mémoire, puis pour finir, le tourisme retranscrit par les lieux de mémoire : tourisme de la Belle Epoque et de l'entre-deux-guerres et les lieux de mémoire artistiques contemporains.

• La mémoire mentonnaise des évènements nationaux

Après le vote du rattachement à la France de Menton en 1860, Monaco par le traité de Paris (1861) renonce à ses droits sur la ville. Celle-ci en 1870 s'engage dans la République.

Différents lieux de mémoire retracent cette période à Menton. Les lieux de mémoire toponymiques, contrastés, sont toujours volontaires. Plusieurs commémorations s'attachent à honorer l'identité locale d'avant 1860. Des hommages à l'Empire, seul le quai Bonaparte (1865) est contemporain aux événements et montre véritablement l'attachement à l'Empire. La jetée Eugénie Impératrice et le quai Napoléon (1966) répondent à une volonté du maire de

rétablir tardivement les hommages à l'Empire (remise en place des hommages d'avant 1870) pour rétablir une vérité historique un peu éclipsée par le monument du rattachement ; le rattachement est bien le fait de l'Empire. Les noms, symboles de la République de 1870 à 1914, vont honorer les grands personnages politiques (Aristide Briand en 1932, Thiers en 1913, Carnot officialisé en 1996, Victor Hugo et enfin Pasteur en 1900, symboles des avancées de la République) mais aussi Félix Faure, le premier Président à être venu à Menton (1906). Les hommages aux hommes politiques honorent les valeurs républicaines. Tous ces hommages, surtout les contemporains, passent par l'affirmation de la République. La rue de la République (1878) fait disparaître la symbolique impériale du centre ville. L'appartenance à la France n'a donné lieu qu'à peu de dénominations. Ces commémorations tardives honorent le Centenaire du rattachement (école du Centenaire en 1971, le cours du Centenaire en 1963, rue porte de France).

Les monuments symboliques, quant à eux, plus onéreux sont peu nombreux : l'un symbolise la République, l'autre le rattachement mais dans une perspective très républicaine.

Le buste de la République, don de Viegl, apposé en 1879 sur place publique prouve que l'on accepte la République et que Menton suit la mouvance politique nationale. Une démarche classique à l'époque, conduit à faire disparaître et remplacer les traces de l'Empire (buste de Napoléon). Oeuvre d'un sculpteur local, au style particulier, le buste représente une Marianne modérée (couronne civique avec laurier et chevelure ordonnée) reflétant les opinions du maire Gaspard Médecin. Reconnu comme symbole républicain par les Italiens en 1942, il ne fut réinstallé sur son pilier qu'en 1945. Le monument du Rattachement à la France est un des plus emblématiques de la ville. Inaugurée en 1896 par la venue de Félix Faure, située place St Roch, cette sculpture est l'œuvre de Vaudremer (prix de Rome 1854) et Denys Puech. Elle a été financée en partie par souscription publique mais aussi avec des crédits du Conseil Général, du Ministère de l'Instruction civique et des Beaux arts, de Roquebrune et de la ville. Le monument illustre l'entité de la France recevant sa fille Menton, un coq symbolise le patriotisme. Il est perçu au niveau national comme la commémoration du centenaire du Rattachement (1792-1892) mais le maire de Menton affirme commémorer le rattachement de 1860.

Cependant, tout dans le monument, légitime la République et occulte le rôle de l'Empire. Dans cet hommage, Menton suit l'évolution nationale. Souvent déplacé, en 1903, 1973, il fut aussi profané lors de l'occupation italienne.

Menton a bien intégré la République et plusieurs bâtiments publics en sont aussi la preuve. Ces bâtiments illustrent la volonté d'éduquer ou au moins faire circuler au plan local les grands idéaux de la IIIe République. A Menton, la mairie fut d'abord située Caserne Forty, avant d'être placée dans l'ancien hôtel d'angle de Mme Trenca, ancien organe du pouvoir monégasque. L'édifice municipal devient garant de la République ; un espace républicain (apposition du buste) est aménagé. En 1905, la mairie s'installe dans le quartier neuf et rachète l'immeuble Ardoïno de style néoclassique italien ; cet ensemble architectural forme une place républicanisée par un buste de maire ; le bâtiment par son ampleur affirme le rôle de la mairie, institution du pouvoir local et lien entre la population et l'Etat. Les bâtiments scolaires réorganisés suite à la loi Goblet acquièrent une architecture particulière.

Menton en possède deux exemples : l'école de la Condamine et du Centenaire qui reflète la séparation de l'école (filles-garçons) mais aussi l'organisation spatiale en couloirs et modules de classes (1905) et, l'ancien lycée (I.U.T.), l'exemple le plus abouti même s'il a été réaménagé. Le bâtiment central (entrée) décoratif est entouré de trois ailes en U où se développent des colonnes au rez-de-chaussée et au premier étage. La républicanisation passe par l'éducation qui se détache de l'enseignement religieux.

Mais en s'intégrant à la France, Menton se trouve aussi confrontée à la guerre. Les guerres de 1870 et de colonisation mobilisent peu la population mentonnaise et sont éclipsées

par les guerres postérieures. Deux hommages toponymiques l'un, à Courbet (personnalité nationale) et l'autre, à Bosano (victime locale) rappellent les guerres coloniales. Un monument funéraire, œuvre de Bernstamm, totalement financé par la population marque l'intégration des Mentonnais aux questions patriotiques françaises. Ces hommages honorent des personnages militaires symboliques de leur époque qui perçoivent les guerres coloniales comme une revanche sur la guerre de 1870. Ces hommages annoncent ceux de la Première guerre mondiale.

La guerre débutant le premier août 1914 va complètement désorganiser la ville mais va aussi laisser de nombreux souvenirs retranscrits dans la pierre. Menton s'intègre véritablement à la France à cette période ; cette guerre est ressentie comme la preuve de l'appartenance à la France et l'attachement à la nation.

Menton suit le mouvement national encouragé par l'Etat et se dote en 1928 d'un monument commémoratif. Le projet date de 1918, le travail est confié à des artisans régionaux Tournon, Sartorio, Molinari. De style classique mais monumental, sur une place publique, il représente un coût total de 296 863 francs. Ce monument est fortement nationaliste « A la gloire de ses enfants tombés pour la France » ; d'autres inscriptions de batailles renforcent cette impression, tempérée par la palme de l'olivier, la chaîne et les flambeaux, symboles funéraires. Ce monument glorifie le fait national au dépens de la souffrance. Le monument de la Marne, quant à lui, fut élevé en 1939 par Andreani grâce à une souscription publique du Souvenir français. Ce monument funéraire, par son emplacement (cimetière) et par ses deux oriflammes, garde trace de la symbolique patriotique (inscription, ordre alphabétique des noms). Le blason de Menton relie le local au national. Mêmes éléments symboliques pour le monument commémoratif du carré de Champagne créé par Deverdun, excepté qu'il ne mentionne pas les noms des victimes et commémore toutes les guerres. Pour finir, la stèle funéraire de Saint-Michel prouve par son bas-relief la reconnaissance de la République par l'Eglise (R.F., drapeau, inscription). Celle-ci fait par ailleurs mention des Italiens morts lors des batailles avec des Français, preuve de l'attachement à l'Italie.

Les monuments commémoratifs sont les lieux de mémoire les plus connus mais, au sortir de la guerre, les hommages sont d'abord toponymiques. Ces hommages ont été pour une part remplacés après la Seconde guerre mondiale. Les hommages spontanés ont préféré honorer de nombreux personnages nationaux considérés comme les artisans de la victoire (en place aujourd'hui, Clemenceau, Gallieni, de la Marne, Joffre). Ils ont délaissé le local à l'exception d'un héros local, le colonel Hébert en 1919, préférant les noms de rues de victoires, de troupes proclamées : alliés en 1918, Sidi Brahim en 1927 (hommage aux Chasseurs alpins), Verdun en 1916 et la Victoire, 27e BCA en 1990. Toutefois dans le temps, cette impression de patriotisme s'est effritée. Les hommages tardifs rappellent la guerre, la douleur, l'horreur : les victimes locales comme les frères Picco en 1996 et l'impasse Botta, le personnel soignant à l'arrière, les sœurs Munet en 1974, Withney James en 1996. Ces hommages font appel au vécu local. Le cimetière militaire rappelle la mémoire des soldats morts dans les multiples hôpitaux de Menton. Cette mémoire peu glorieuse a entraîné de moindres hommages. Les cimetières sont des lieux de mémoire privée mais le cimetière militaire du Trabuquet témoigne du ravage de la guerre de 1914-1918 ; il est départagé en carrés de la Marne, de Verdun, de Champagne et d'Orient. Le carré de la liberté commémore la Seconde guerre mondiale. Cent soixante et onze français, quelques Italiens et Belges y sont enterrés, mais les victimes sont surtout issues du Corps des Tirailleurs sénégalais (colonies) : neuf cent cinquante personnes. Ces emplacements furent cédés en 1915 par la ville mais en 1917, il lui en revenait la charge. Ces sépultures restent éternelles et portent le nom et la religion du disparu. Ceci nous amène aux lieux d'amnésie (la mémoire vivante quelquefois,

occulte certains faits). Menton ne semble pas attachée à commémorer son rôle de ville d'arrière et aucune plaque ne rappelle le souvenir des hôpitaux militaires et des réfugiés civils.

La mémoire vivante, représentée par les associations patriotiques, quant à elle, a disparu. Seules quelques associations perpétuent son souvenir. Quelques-unes à travers la guerre commémorent leur création : l'Association des blessés des poumons, des combattants (1921) élargit son activité ; les Médaillés militaires commémorent leur apogée ; l'A.R.A.C. créée en 1917, commémore sa vision de la paix. D'autres associations mènent des actions pour commémorer cette guerre ; le Souvenir français entretient le cimetière militaire et œuvre en souvenir de la Seconde guerre mondiale ; l'Amicale de Verdun (peu de membres) a peu d'activités.

La mémoire de la Première guerre mondiale a été éclipsée par la Seconde guerre mondiale.

Le 3 juin 1940, Menton est évacuée ; occupée le 24 juin suite au Traité d'armistice, la ville est italianisée avant d'être occupée par les Allemands en 1943.

Les lieux de mémoire monumentaux sont peu nombreux : ils sont implantés tardivement du fait des problèmes économiques et sociaux de la ville au sortir de la guerre. Le monument à la Résistance, œuvre de Morlaix, exécuté en 1956 avec l'aide de la Direction des Arts et des Lettres a coûté trois millions cinq cent mille francs. Cette statue allégorique représente « une jeune femme drapée qui se dégage d'un lourd manteau » et valorise le sacrifice et la victoire ; une urne recueillie par Teyssandier au camp de Struthof (déposée lors de l'inauguration par Koenig) met en valeur la déportation et les horreurs de la guerre. Si le premier monument commémore la résistance, le second commémore un événement local, la Bataille de Menton. Cette œuvre, débutée en 1956 mais inaugurée en 1962, a été apposée à la frontière franco-italienne de 1940. Elle symbolise l'Armée des Alpes, victorieuse et ce parallélépipède ciselé d'agrumes, en honneur au XVe Corps d'armée de la 58e Brigade alpine revêt plusieurs symboles : devise, dates des combats et blasons.

Architecturalement, Menton n'a plus de lieux de mémoire emblématiques. Seule la casemate du Pont Saint-Louis fut construite lors de la réalisation de la ligne Maginot. Cet ouvrage d'avant poste ayant un seul bloc de tir et un leurre était le seul ouvrage destiné à protéger la ville. La guerre a donné naissance à de nombreux lieux d'amnésie et les occupations italienne et allemande sont occultées. La caserne Forty et le Bastion étaient des prisons sous l'occupation italienne et allemande. Les hôtels Balmoral et Excelsior, l'hôtel de ville puis l'immeuble rue Prato et la villa Anaïs furent des organes des différents occupants. D'un monument commémoratif élevé par les Italiens, il ne reste aujourd'hui qu'une colonne de faisceaux encastrée dans la roche.

Les lieux de mémoire commémoratifs, quant à eux, profus, semblent spontanés ; dix-sept plaques se répartissent en plusieurs catégories. Les commémorations de la Résistance restent les plus développées ; on honore les personnes mortes au combat ou en mission pour libérer le pays (maquis, bombardement, tir) : plaques Arnaldi, Biancheri, Féraud, Poumellec mais la Résistance honore aussi des héros locaux morts en déportation ou sous les tortures. Ces hommages prennent un sens plus tragique et leur martyr est souligné : Barel, Serra, Harang. Une seule plaque commémore la déportation de façon incomplète et générale (plaques aux déportés, internés et fusillés) tandis que les hommages à diverses victimes de guerre sont plus développées. Ces hommages sont rendus par corporations, corps de métier : plaques de Croix, aux professeurs et élèves du collège. Deux plaques commémorent les victimes des crimes gratuits pour se venger de l'insurrection niçoise : Deparday, mémoire des fusillés. Les plaques commémorant la libération et les différents corps d'armée ayant combattu à Menton mettent en valeur la victoire, l'accent patriotique et la reconnaissance envers les alliés : plaques honneur patrie 1939-1945, Ie Division française libre, First Special

Service, lieutenant Laporte, citation à l'ordre de l'armée.

Les lieux de mémoire toponymiques paraissent plus généraux. Les hommages aux grands maréchaux (Juin, Koenig, De Lattre de Tassigny, Leclerc de Hautecloque) et aux grands personnages de la Seconde guerre mondiale (De Gaulle, Anne Frank, Saint-Exupéry) sont tardifs. Les hommages locaux, peu nombreux, honorent des personnes de toutes opinions politiques (Arnaldi, Barel, Guillevin). Des hommages multiples à la guerre créent une mémoire vivace (Armée des Alpes, BA 943, Etats-Unis, 8 Mai 1945, Prades, Souvenir Français, 25e et 26e B.C.A.). Les associations patriotiques, quant à elles, nombreuses et diverses, garantes d'une partie de la mémoire, sont regroupées en sections locales. Certains de ces mouvements sont généraux ; les Porte-drapeaux et l'Union française des anciens combattants coordonnent les commémorations et regroupent les associations patriotiques. Les mouvements combattants donnent lieu à de nombreuses associations ; les Chasseurs alpins sont regroupés dans l'Association des anciens chasseurs alpins à pied et mécanisés de Menton d'autres mouvements tels l'Union nationale des sous-officiers à la retraite, les Anciens combattants Croix de Guerre et Croix de la valeur militaire mais aussi l'Aide aux anciens militaires commémorent les anciens combattants et la France combattante. Rhin et Danube du Mentonnais honore les guerres d'après 1940, la Résistance militaire tandis que l'Association fédérale nationale des déportés et internés résistants patriotes, l'Union amicale des déportés internés et familles et l'Association des combattants volontaires de la résistance commémorent le martyr des résistants et mettent à leur action une volonté de prévention, de lutte contre la guerre. Enfin, les Associations des veuves et orphelins des guerres rendent hommage aux combattants morts aux combats.

Une mémoire de guerres plus récentes a permis la création d'une association assez puissante : la Fédération nationale des anciens combattants d'Algérie (1969). Une nouvelle mémoire apparaît suite aux guerres de décolonisation. Moins commémorées que les guerres antérieures, elles sont toutefois honorées par pression des associations ; une plaque commémorative honore la mémoire de Pellicano, engagé volontaire dans la guerre du Vietnam. Mais ce sont surtout la décolonisation de l'Afrique du Nord et la guerre d'Algérie qui vont entraîner deux créations de noms de rues ; rue des anciens combattants d'A.F.N., parvis des combattants d'Afrique du Nord) et deux stèles, une honorant les combattants, l'autre, les morts civils restés en terre d'Afrique. Enfin, Menton témoigne de l'action de Yitzhak Rabin en faveur de la paix.

A Menton, l'intégration à la France puis les épreuves subies forment une identité locale forte autour d'une thématique nationale. Mémoire et identité sont liées : les lieux de mémoire apposés par la volonté populaire sont le miroir de l'identité mentonnaise qui peut être transformée par ces lieux. Ces lieux sont une appropriation du passé, une volonté de marquer dans la pierre des faits historiques afin d'en conserver le souvenir. La vie locale mentonnaise est une autre source d'identité et de lieux de mémoire.

• Les lieux de mémoire de la vie locale mentonnaise

De 1860 à nos jours, de nombreux maires et personnels politiques se sont succédés à la tête de Menton ayant un rôle de représentants de la ville mais aussi d'autorité. Les hommages à des hommes politiques se couplent aux actions des municipalités par des aménagements de la ville. Les hommages monumentaux peu nombreux, honorent trois maires restés longtemps au pouvoir.

Le premier monument dédié à un maire date de 1928 ; il fait suite au legs fait par Laurenti en échange d'un monument en son honneur. Situé place Honorine, aboutissement d'un projet de1917, il n'est pas véritablement une volonté propre du conseil municipal mais une contrepartie à son héritage ; il honore toutefois le maire (1885-1898) et le conseiller

général. Une autre statue honore un maire de la Belle Epoque : Biovès (maire de 1881 à 1885 et de 1896 à 1905). La décision d'ériger un tel monument est prise par délibération à sa mort le 22 août 1918. Le projet n'aboutit qu'en 1924 ; œuvre de Guillaume, cette statue comme celle de Laurenti montre au sortir de la guerre, la nostalgie de la ville d'avant guerre. Le dernier hommage paradoxalement est récent ; la statue du maire Palmero fut installée en 1998. Oeuvre de Sommazzi en bronze, ce buste ravive le souvenir très vivace du maire Palmero de même mouvance que le maire en place. Palmero, maire de 1954 à 1977, député de 1958 à 1968 et sénateur de 1971 à 1985, fut un des personnages emblématiques de l'après-guerre. Ces hommages commémorent la fin de la période politique de la Belle Epoque et l'hommage à Palmero commémore la politique d'après-guerre.

La toponymie, hommage moins coûteux, rend mieux compte de la politique locale. L'évolution des hommages politiques locaux suit la tendance nationale. Entre 1860 et 1945, les liens de clientélisme restent très forts et se prêtent aux hommages locaux. Les noms de Laurenti (1974) et Biovès (1918) sont des hommages couplés avec des monuments. La rue de Monléon quant à elle, incite à la réflexion, baptisée par Gaspard Médecin (1870) en l'honneur du premier maire de Menton, ville impériale alors que la République est déjà proclamée. Les hommages aux notables et politiques sont très nombreux : Gaspard Médecin (impasse), Albini (rue), Gelis (rue), Morillot (rue), Palmaro (rue). Seul l'hommage à Fontana est très tardif (1974), rendu par Palmero, homme de droite ; cet hommage honore un radical au pouvoir pendant dix-neuf ans. Après la Deuxième guerre mondiale, peu à peu, les hommages locaux vont laisser place aux hommages nationaux. L'hommage mis en place par une municipalité de droite pour Camaret, seul personnage politique de gauche à être honoré, porte sur le résistant Camaret et l'homme politique. Les autres hommages honorent surtout des proches de Palmero (Boraschi, Palmero, Rhein, Rondelli, Sicardi) et un docteur et politicien de la ville, Fornari. Les hommages récents à Palmero, rattachent le maire actuel à cette lignée politique. La volonté d'affiliation d'un maire à certaines idées politiques explique les hommages à quelques personnages politiques nationaux (Cassin, Coty, Germaine Coty, Doumer, Mazeaud, Monnet, Pompidou, Schumann). L'Europe n'est honorée que par un médaillon à Gaspari et Schumann, pères de l'Europe et en l'honneur de la coopération entre Menton et Vintimille.

La mise en valeur de la ville correspond aux lieux de mémoire architecturaux de l'activité des municipalités. A la Belle-Epoque, le marché couvert (1897) racheté par la ville en 1912, œuvre de Rey, de style italianisant et le bureau des Postes et Télégraphes de Giauffret (1886) de style néoclassique et italianisant, permettent d'aménager la ville. Ce n'est qu'après la guerre, en 1945, que l'architecture publique se modernise -bâtiments apparentés au préfabriqué (Lycée P. et M. Curie)- et permet de mettre en valeur la ville ; l'aménagement social est organisé avec les immeubles sociaux des Lavandières (unités d'habitations, logements sociaux) ; la cité-jardin du Suillet reprend les principes de Le Corbusier : organisation de barres d'immeubles en cellules. Puis ces bâtiments, témoins radicaux d'un changement de mode de vie, sont relayés par des aménagements urbanistiques modernistes avec de nouveaux matériaux (place Loredan Larchey et fontaine Sosno).

La mémoire locale se groupe aussi autour d'autres acteurs de la vie quotidienne.

L'histoire locale et la culture locale ont créé une mémoire inhérente à l'identité mentonnaise. Les micro lieux de mémoire, importants, vont véritablement former une identité locale forte. Peu de monuments commémoratifs existent mais une kyrielle de plaques commémoratives est à noter.

Seul Lucien Rhein reçoit l'honneur d'un monument : buste commémoratif avec inscription de ses titres, fait en hommage au joueur-entraîneur du Rapid Club de Menton. La stèle de la caserne des Pompiers plaquée sur un bloc de pierre rappelle le souvenir de deux pompiers morts au feu et de trois morts en service commandé. Enfin, la stèle du square de

Sotchi fixée au pied d'une stalagmite géante tirée de la galerie de la Giraude (sept millions d'années), commémore les accidentés du travail décédés lors de la construction de l'autoroute Monaco-Menton.

Les plaques commémoratives nombreuses, abordent plusieurs thèmes ; les hommages religieux sont importants, surtout en ce qui concerne la religion catholique qui commémore son histoire et ses nouveaux bâtiments : plaque du chanoine Bonfante, créateur de l'église du Sacré-Cœur, plaque du tricentenaire de l'église Saint-Michel, de la chapelle de la Conception, proclamation de la basilique Saint-Michel, plaque de la chapelle des Monléon, plaque du chemin du Rosaire (historique des oratoires). Seuls deux hommages publics furent faits en l'honneur des chanoines Ortmans et Bonfante. Un autre hommage public fut dressé salle Saint-Exupéry pour les créateurs du temple écossais (Sommerville et Ardog). Les hommages principaux restent les hommages funéraires à des membres disparus d'une famille (hommages exposés à la vue de tous mais d'une certaine manière, anonymes ; Ronald le Hartel et Raphaël le Noir, Nassim Azoulay) ; aux personnes mortes en service à la caserne Forty, à la police (Caporaux-chefs Chol et Touache, Hermant Libessart). Les hommages funéraires reflètent des drames locaux retentissant auprès de la communauté locale. Les traditions locales (plaque du vieux Marché à la Tatouna et à la Tavina, personnages locaux emblématiques), le vécu social (plaques commémoratives des écoles) donnent une représentation de l'identité locale faussée. Enfin, l'identité culturelle avec l'emploi d'une langue locale a créé une véritable originalité littéraire, artistique (P. Gérard, Maccari, Borfiga) ; les hommages honorent surtout les grandes manifestations ou créations culturelles municipales (Borocz, fresques des 700 ans, du festival de musique, du théâtre-lavoir).

Les hommages toponymiques suivent les plaques commémoratives ; les hommages religieux honorent des personnages emblématiques (Chanoine Gouget, Ortmans, Jean XXIII, Père Tharcissius) démontrant la bonne entente localement du religieux et du laïque.

Les hommages aux grandes familles et donateurs dressent le portrait d'une notabilité (Adhémar de Lantagnac, Ardoïno, Boyer, Brea, Gorre, Honorine, Partouneaux, Pelisson, Trenca, Villarey). Ces hommages sont caractéristiques de la fin du XIXème siècle, des remerciements à un don ; bienfaiteurs, seuls les notables sont honorés. Les hommages suivants honorent des faits plus récents ; sont commémorées les victimes de catastrophes (Taulaigo), d'un club sportif (Tony Russo) et les personnes ayant aménagé la ville (Saïssi Henri, Molinari, Incerti, Jeansoulin et ses filles Jeanne, Juliette, Glena Calcagno). Ces personnes ont marqué l'identité locale par leur destin tragique ou par leurs ouvrages. Le vie culturelle reste peu développée, honorant seulement les villes jumelées (Baden-Baden, Sotchi, Namur) ou des artistes locaux (Fernandez, créateur de la fête du citron, Borfiga, félibre, Moreno, poète). Plus qu'à une communauté locale, la ville accentue son appartenance au monde méditerranéen. Les personnages qui ont permis une meilleure connaissance du monde méditerranéen (Cousteau) ou fait développer la région (Tzanck) et enfin des personnages issus de la région ou ayant des attaches, sont honorés (Doyen J. Lépine, N. Massé, F. Mistral, M. Pagnol).

Le folklore, patrimoine de mémoire, exalte un passé local idéalisé, diffuse une image restrictive, faussée de Menton ; deux associations sont présentes à Menton : La Capeline (Porro) fondée en 1935 par Moreno qui veut faire découvrir les traditions culturelles du passé, ses habits folkloriques reprennent les couleurs de Monaco et la Mentonnaise, créée en 1946 par Fornari qui fait partie de la commune libre du Careï, utilise la "pignata", vieil instrument de musique ; ses costumes sont aux couleurs de Menton. Les associations sportives offrent une mémoire de groupe qui devient lieu de mémoire lorsque leur historique connu de tous prend un caractère leur conférant une légitimité mémorielle. L'Étoile, créée en 1925, devenue en 1946 Club omnisports, se considère comme pionnière du football à Menton. La Garde créée en 1896 par Ortmans (patronage) va s'ouvrir aux activités physiques (association

gymnique et musicale). Le Rapid Omnisports créé en 1937 devient en 1970-1972, champion du Sud-Est et vice-champion de France de football. Le Vélo-club mentonnais enfin, fondé en 1898 se dote d'une structure sportive en 1904.

La mémoire locale est aussi d'origine municipale. La mairie est la mémoire de la cité, une mémoire partisane, politique. Elle conserve des archives, état-civil et en son sein, divers services développent une politique mémorielle. Le maire reste le symbole de la mémoire républicaine tout en gardant le souvenir de l'histoire locale. Les Archives municipales représentent la mémoire de papier ; elles sont le promoteur de la mémoire au sein de la mairie ; fondées en 1982 et séparées de la bibliothèque, elles s'enrichissent des versements ponctuels effectués. Les archivistes ont entrepris une refonte générale des documents comprenant les archives administratives, les journaux, les lettres etc... La bibliothèque existe dès 1860, à la mairie tout d'abord puis transférée en 1908 à l'actuel musée de la Préhistoire avant d'être installée au Palais de l'Europe en 1964. Ses fonds historiques qui lui confèrent le titre de lieu de mémoire, héritage de la Belle Epoque, comprennent les fonds régionaux Ardoïno, Saige, Labande, Katherine Mansfield, Ferdinand Bac, Blasco Ibañez (trois mille ouvrages) et aussi des fonds manuscrits et tapuscrits. Le service du Patrimoine est le service le plus récent (1992) ; affilié aux villes et pays d'art et d'histoire, il organise des visites guidées et des manifestations. Il anime et protège le patrimoine et ses interventions mêlent histoire et patrimoine local. Les musées quant à eux, sont des lieux de mémoire par leur historique et non par leurs collections. Le musée de la Préhistoire, tout d'abord installé dans la mairie, abrite les collections de Bonfils ; en 1909, le nouveau musée permet d'accueillir les collections de sciences naturelles et archéologiques. Aujourd'hui, le musée n'abrite plus que les collections d'archéologie de Bonfils, Octobon et Trafford ainsi que la collection d'état de la grotte du Vallonet et une section arts et traditions populaires du XIe siècle. C'est le bâtiment, œuvre de Rey, de style néoclassique (bossages, pergola) et de façade académique et pédagogique qui représente le lieu de mémoire, tout comme le palais Carnolès. Celui-ci, résidence des princes de Monaco, cédé en 1848, transformé par Rives, prend son style actuel en 1896 ; il est réaménagé par Tersling dans un style néoclassique français et russe et aussi dans un style Louis XVI et Empire. Il abrite des collections de peintures (don des grands hôtes du XIXe siècle, apport des biennales de peintures, don exceptionnel de Wakefield Mori en 1953 et les estampes d'Octobon et Bonfils).

Les lieux de mémoire de la ville reflètent une mémoire collective, commune à toute la ville. La Société d'Art et d'Histoire du Mentonnais, par son ampleur, devient comme les services municipaux, une garante de la mémoire mentonnaise ; elle compte neuf cent cinquante-trois membres ; fondée il y a vingt-cinq ans, elle publie un bulletin trimensuel. L'association a de multiples activités et poursuit trois objectifs : développer l'identité locale, étudier la vie culturelle mentonnaise et encourager l'histoire et les travaux scientifiques sur la région[1], encourager la langue mentonnaise et les témoignages oraux. Elle mêle l'histoire et la mémoire pour raviver l'identité locale. Enfin, face à cette mémoire locale, il est bon de souligner que « Tout commémorant apprivoise le passé mais surtout se l'approprie, se l'incorpore » ; les lieux de mémoire locaux consolident ou défont des sentiments identitaires au plan local en exposant la mémoire de la population mentonnaise dans son ensemble ou en l'occultant.

Les lieux de mémoire de la vie locale présentent véritablement l'identité mentonnaise c'est à dire la façon dont les groupes qui composent la cité se développent, ressentent leur existence propre et s'affirment par là même vis-à-vis d'autrui.

---

[1]Vingt ans de la Société d'art et d'histoire du mentonnais, bulletin n° 75, septembre 1995.

• La mémoire du tourisme, une des composantes de l'identité mentonnaise

Vers 1880, la ville connaît un développement qui va la marquer tant sur le plan du cadre de vie que sur celui du mode de vie et des activités professionnelles. L'étude des hommages spontanés, créés à la Belle Epoque en permet une meilleure analyse. Les hommages commémoratifs, toponymiques en faible quantité sont des hommages funéraires. Les monuments commémoratifs représentent la nouvelle identité de Menton, éprise de mondanités et de luxe. Le premier monument dédié au Docteur Bennett, œuvre de Stecchi, rend hommage à celui qui a permis à Menton de devenir une station hivernale internationalement reconnue. Le comité œuvre pour sa construction en 1894 et son emplacement. Ce buste fut caché de 1938 à 1945. Le second monument, la fontaine Hambury fut élevée par Hambury en 1897 en honneur à la visite de la reine Victoria en 1882. L'inscription est en anglais, en français, seuls quelques mots y figurent. Le dernier monument du Pont de la Reine Elizabeth est fondé en 1898 par un comité de Menton. Aujourd'hui, il ne reste que la plaque commémorative du pont détruit pendant la Seconde guerre mondiale. Quelques dons faits par des hivernants (buste Longfellow, honneur à un poète américain, jamais venu à Menton, deux statues équestres) deviennent lieux de mémoire par leur ancienneté mais aussi par l'attachement de la population et l'hommage représenté.

La toponymie, hommage moins onéreux, est le fait de la ville. Les hommages aux promoteurs (Morgan, Bennett), aux têtes couronnées (Edouard VII, Elizabeth, Victoria) mais aussi aux personnalités nationales (Gréville, Guyau, Loredan Larchey) honorent les personnages ayant mis en valeur la ville ou les hôtes représentatifs d'une communauté d'hivernants ; ils tentent de donner à la ville l'image d'un lieu de rencontre d'hôtes royaux. Par leur séjour, ces grandes personnalités vont modifier leur cadre de vie et contribuer à une nouvelle mise en valeur de la ville.

Le chemin de fer a permis le développement touristique de Menton. Le réseau de Menton dépend du P.L.M, constitué en 1869. Il ne reste que peu de lieux de mémoire : la gare de Menton ne conserve que son soubassement d'origine et la petite gare de Menton Garavan formée en pierre blanche et moellons jaunes est d'origine. Du réseau T.N.L reliant Menton-Sospel formé en 1912, il ne demeure que le viaduc en fer et pierre, exemple de l'architecture industrielle. Le patrimoine festif représente l'aménagement de la ville pour le plaisir des hivernants ; ne subsistent de ce mode de vie que les jardins Biovès aménagés à la française et quelques jardins d'hôtels ainsi que le Palais de l'Europe. Principal édifice de la Belle Epoque, divisé en diverses activités, il est de style éclectique néoclassique. Le patrimoine sanitaire financé par acte de religiosité ou mondanité par les hôtes les plus puissants, comprend la Maison Russe ouverte en 1907 de style éclectique et classique et la fondation Bariquand Alphand, totalement financée par la famille Bariquand qui permit de créer un hôpital pour enfants, de style florentin (loggias) classique, œuvre de Glena. Cependant, ce sont surtout les modes de vie des touristes qui vont entraîner des constructions nouvelles. Menton va se doter d'un grand parc hôtelier, des palaces pour la plupart. Le courant éclectique du XIXe siècle est un style idéal de culture classique soumise aux nouvelles techniques industrielles et économiques, agrémentée de reprises stylistiques exotiques ou d'un pays étranger. Les hôtels anglais (Les îles britanniques, le Westminster) reproduisent les bâtiments éclectiques anglais rappelant les bâtiments coloniaux. La formule historiciste d'inspiration néoclassique représentait le style convenable pour une clientèle internationale ; ce style exalte l'art gréco-romain adapté au cadre de vie des hivernants (éléments hausmanniens parisiens) : hôtels Alexandra, Impérial. L'italianisme quant à lui peu représenté, souligne la dualité entre France et Italie ; il est couplé au style historiciste et n'inclut que quelques éléments décoratifs italianisants pour souligner son caractère cosmopolite et sa proximité avec l'Italie (Winter

Palace, Riviera Palace).

Ce nouvel espace est complété par l'architecture privée. Les hivernants construisent leurs propres villas au centre ville et à Garavan. L'orientalisme qui emprunte divers éléments décoratifs à l'Espagne, l'Égypte, la Turquie (villa Fourcher) et le style Troubadour d'inspiration exotique (Tour des Cuses), sont peu présents. Le style historiciste néoclassique imite délibérément les formes puisées dans l'architecture antique ; la villa Albini, le Palais Viale, construits par la notabilité mentonnaise en sont les exemples. Le style italianisant concurrence le classicisme ; il inclut des éléments décoratifs italiens (chalets Manuella, Victoria). Ce style peut aussi être rationaliste (réinterprétation des éléments italianisants) à la villa Maria Serena. Il peut s'inspirer aussi des styles italiens baroques (Villa La Favorite) ou autres (Villa Tourette, la Source).

Les lieux de mémoire religieux suivent l'expansion touristique de la ville ; deux chapelles et une église furent construites à la Belle Epoque : la chapelle Saint-Laurent en 1880 grâce à un don à l'église dans le quartier Garavan trop éloigné du centre tout comme la chapelle Saint-Christophe construite en 1874 par un don de Gaspard Médecin. L'église du Sacré-Cœur, œuvre néo-romane méridionale massive, fut construite de 1910 à 1913 grâce à une collecte ; c'est l'art éclectique appliqué au religieux, tout comme à l'église réformée, édifiée en 1867-1868 en pierre sèche, sans voûte, œuvre de Simmler. L'église Saint-John, temple anglican directement construit par les hivernants, en 1868, est de style éclectique gothique, à une nef à l'envers ; elle représente l'High Church. L'église écossaise fut créée plus tard en 1890, de style néo-roman à tendance rationaliste avec une toiture d'inspiration scandinave et appartient à la ville. La chapelle orthodoxe (dépositoire du vieux cimetière) construite par Protonov, de style byzantin précède l'église russe de Menton fondée par la duchesse d'Anastasia en 1898, église en plan de croix grecque surmontée d'une coupole.

La mémoire artistique est représentée par des affiches. La première affiche de Nozeran en 1895 vante les activités de Menton ; par la suite, les artistes vont accentuer la représentation exotique (Lessieux), le thème de la mer ; l'emblème de la ville naît à cette époque : la vieille ville et son clocher. La femme représente la population locale (Hugo d'Alesi, Tacouville) ; un charme suranné de la ville s'en dégage. Menton moins festive, célèbre le tourisme de repos et de quiétude. Les peintres mentonnais célèbrent la religion (Costa). Octobon et Bonfils exécutent des dessins scientifiques ; seul Lessieux développe un imaginaire pictural autour de Menton (lithographies) : "rue de Menton, vue de Menton".

Comme lors de la Belle Epoque, les monuments commémoratifs de l'entre-deux-guerres gardent les mêmes caractéristiques ; le monument Lessieux représente la continuité ; élevé en 1925 par les amis admirateurs de Lessieux, subventionné par la ville, ce buste sur une colonne en pierre de Bernstamm rappelle le souvenir de l'artiste de la Belle Epoque. Il n'en est pas de même du buste de Blasco Ibañez. Dès 1928, le projet sur demande de son épouse, est exécuté par Bernstamm sur le square Victoria mais le maire Fontana battu aux municipales est remplacé par Bougon qui désavoue ce projet. En 1930, Mme Blasco Ibañez demande la restitution du buste qui est alors placé à l'entrée de la villa. La lutte s'est politisée et a pris une ampleur nationale. Le monument Albert Ier, œuvre de De Wries, est édifié en 1934, dans les jardins Biovès ; une stèle et un médaillon de bronze le constituent ; la mairie crée une fontaine autour du monument. Les plaques commémoratives quant à elles, commémorent les aménagements touristiques de la Belle Epoque (boulevard de Garavan) ; la plaque Bernstamm rend hommage au grand sculpteur de la cour de Russie, installé à Menton et mort dans la villa. Une plaque à Blasco Ibañez retrace sa vie, son œuvre et ses funérailles.

Les hommages toponymiques rendus par la commune permettent de mieux appréhender la perception collective du tourisme (même si le tourisme décline, les hommages restent identiques : bienfaiteurs, grands hôtes). La mémoire diffusée par la ville rend

hommage aux personnalités touristiques ou à des touristes de la Belle Epoque morts tardivement (Albert Ier, Cernuschi, Reclus). Ces hommages à des personnages nationaux ou donateurs (Cochrane, Harpignies) montrent le changement de la perception des touristes dans les années 1930. C'est le déclin du tourisme des grands hôtes de marque.

Entre continuité (honneur aux grands hôtes) et déclin (hommage politique), le tourisme, l'architecture et sa mémoire sont en pleine mutation. Le casino, construit par la commune à partir de 1933 sous la municipalité Camaret représente l'architecture publique et hôtelière. Cette œuvre de Seassal est de style italianiste et moderniste folklorique et prend une fonction balnéaire (pergola, kiosque). Dès les années 1920, Menton installe des cinémas Villarey et Eden ; le Villarey conserve ses salles spacieuses et l'Eden, quelques salles. L'architecture hôtelière ne comprend que deux exemples de réaménagement : l'Orient Hôtel fut construit en 1880 comme palace néoclassique mais fut rhabillé en 1920 dans un style exotique (fenêtres orientales, merlons, pseudo-minarets). L'ancien hôtel du Midi est lui, décoré de façon Art déco ; placé au bord de mer, il s'intègre à un vieux bâtiment. Menton a ralenti son expansion urbanistique et il s'agit surtout de rénover, modifier les bâtiments existants. Quelques quartiers se sont toutefois développés de 1919 à 1939 ; l'architecture privée en est la preuve. L'art éclectique de l'entre-deux-guerres perdure ; la ville est conservatrice : le palais Ausonia mais surtout l'immeuble Cochrane (conservatoire de musique) de style néoclassique (éléments florentin, local et anglais) et italianisant. Maintes villas modestes adoptent l'architecture Art déco (ferronnerie, ornements végétaux et floraux stylisés, géométriques) : rue Edouard VII, Pont Saint-Louis. Cette modernisation par ajout d'ornementation est développée. Il existe aussi des créations, de véritables expériences architecturales : "La tête du Commandant" de Patout et surtout, "Tempe a Païa" de E. Gray qui reprend le principe de la villa E1027 et la modèle selon son mode de vie. De style moderniste, l'aménagement intérieur est ingénieux. Les villas et jardins sont eux aussi mémoire ; très vite, les hôtes de Menton développent des parcs et des jardins privés souvent à l'aspect subtropical (le jardin Rosmarino). Si l'intérêt des jardins Val Rameh et Clos du Peyronnet est surtout botanique, on peut remarquer que le style italianisant (néo-régional) prédomine dans les villas. Le jardin des Colombières est le premier jardin néo-régional ; une image plus tempérée en est donnée aux Serres de la Madone. Enfin, l'œuvre inclassable de Blasco Ibañez tente de faire revivre le souvenir des jardins de Valence et d'y exalter la littérature (jardin des romanciers).

Les lieux de mémoire artistiques se développent, notamment avec l'art des affiches. L'art déco se traduit par des formes, un style plus sobres et des couleurs différentes ; de 1920 à 1940, les affiches représentent la ville (plus dépouillées, celles de Broders, Richard, Cassandre, Beglia) ; suit la mise en exergue de la saison d'été (mer et ses activités, plage, jeunes filles actives : Beglia) puis les différentes manifestations (la fête) y sont figurées avec la vieille ville et le clocher en second plan (Beglia, Ferrié). « La galerie des bustes du palais Carnolès » de Bernstamm est installée sur place et représente des monuments commémoratifs : ceux du jardin Fontana Rosa de Blasco Ibañez, des bustes réalisés à son atelier. Ces représentations figurent une mémoire artistique de 1919-1939, d'un style classique.

L'après Seconde guerre mondiale voit une totale mutation du tourisme ; la saison estivale s'impose, le parc hôtelier diminue. Les notabilités disparaissent. Au sortir de la guerre, il semblait nécessaire d'affirmer son caractère pro-américain mais aussi de réaffirmer le caractère touristique de la cité, en restaurer l'image. Le mémorial K. Mansfield érigé en 1958 après l'achat de l'abri de jardin d'Isola Bella (villa qu'abritait K. Mansfield) se compose de deux plaques commémoratives. Cette récupération touristique rappelle sur le site même, l'œuvre mais aussi la vie de cette artiste. Le monument à la reine Victoria construit en 1939

fut détruit par les Italiens ; la reconstruction prend donc un sens politique et célèbre l'amitié franco-anglaise (c'est un hommage aux pays alliés). En 1960, le monument de Gazan est implanté ; il célèbre la venue de la reine Victoria comme le prouve la formule apposée au monument représentant le profil de la reine d'Angleterre mais aussi les armes du pays. Le monument de la reine Astrid, tout comme celui de la reine Victoria, est un symbole, le maire ayant refusé de l'implanter à la frontière franco-italienne. Détruit à la guerre, le sculpteur Demanet en 1960, crée un nouveau mémorial représentant la reine de Belgique morte en 1935 et hôte de Menton. Enfin, le monument à Lounatcharsky, membre du parti bolchevik, haut responsable soviétique, placé par Staline en Espagne et mort en 1933 à Menton, fut placé à Garavan, à l'hôtel Cécil. Le monument honore en 1967 un soviétique ; il est perçu comme une manifestation de l'amitié franco-soviétique. Le dernier hommage n'est pas politique ; accolé au Bastion, il commémore Jean Cocteau. Oeuvre de A. Sommazzi, le monument rend hommage à l'artiste ayant exercé son art à Menton.

Dans les plaques commémoratives, plusieurs thèmes sont évoqués : les honneurs aux propriétaires de villas léguées à la commune (plaque du Clos de Peyronnet, de la villa Maria Serena à Konig, à la famille de Lesseps) et ceux au exploits accomplis dans la ville (Alex Jany) ou en rappel de visites ou d'hôtes illustres (René Coty, Sutherland, André Tardieu). Toutes ces commémorations prouvent la volonté de Menton au sortir de la guerre, de commémorer le tourisme, l'activité primordiale de la ville.

Les hommages toponymiques suivent la même politique. Le but de ces dénominations est d'améliorer et rappeler son image de ville de luxe (Ferdinand Bac, A. Tardieu, Bernstamm, Georges V, Ferdinand de Lesseps, K. Mansfield). Les hommages honorent de grands hôtes et artistes qui furent des hivernants ou des personnages connus ou prennent un sens politique (reine Astrid, Panait Istrati, Gordon Bennett). Ces personnages par leur séjour à Menton, deviennent les symboles politiques d'amitié entre les pays. Enfin, des honneurs visant à promouvoir la ville, sont dédiés à des artistes et personnages contemporains ayant séjourné à Menton : Jean Cocteau, Webb Ellis, P. Valéry, A. Maurois.

Une seule association commémore un grand hôte "Le cercle Blasco Ibañez", son but étant après avoir pris contact avec sa famille en Espagne, de resserrer les liens entre Menton et Valencia et de réhabiliter Fontana Rosa.

Mais la mémoire culturelle passe aussi par la mémoire artistique ; les affiches vont attirer de grands artistes peintres pour vanter les mérites de la ville et les événements culturels ; le style n'est plus homogène et ces affiches montrent l'image d'une "ville d'art" (Sutherland, Terechkovitch, Cocteau, Dufy, Man Ray). Vers 1970, l'art des affiches décline ; l'image de Menton, ville d'art, laisse place à des représentations d'artistes locaux ; et la photographie prend la relève. Menton conserve la mémoire artistique d'un peintre : Cocteau. En 1960, Cocteau confère à Menton une image de modernité qu'elle n'avait pas. Le musée Cocteau est devenu un hommage à l'œuvre de la fin de sa vie. L'artiste restaura le Bastion, créa un aménagement intérieur et légua quelques œuvres (céramiques zoomorphes, pastels d'"innamorati" ainsi que deux tapisseries et quelques lettres et photographies) ; ce musée décoré et restauré par l'artiste permet à la ville de se tourner vers l'art moderne. La salle des mariages, commande de la ville, est une œuvre d'art représentant la vie locale vue par Cocteau. Les personnages centraux en habits locaux mais aussi les scènes mythologiques confèrent à l'ensemble une référence à la culture méditerranéenne. Ces lieux de mémoire révèlent et modèlent l'identité économique de la ville. Le tourisme actuel a perdu de sa mystique et ne donne plus lieu à des honneurs.

Cette étude a prouvé les liens existants entre mémoire et lieux de mémoire mais aussi entre mémoire et lieux de mémoire avec l'identité collective. Menton suit les objets de

commémorations nationales et affirme son attachement à la culture locale et à son activité économique la plus développée : le tourisme. La mémoire collective représente diverses mémoires rassemblées et cohabitant parfaitement. Les lieux de mémoire quant à eux, ne représentent pas toutes les mémoires d'une commune. Ils sont seulement la marque de convergence de la population autour d'événements marquants avec un travail soumis à la mémoire vivante qui évolue. La mémoire collective se focalise autour d'une multitude de thèmes dont certains sont représentés et dont l'identité collective retire son héritage politique, culturel et social. De plus, certains lieux de mémoire retracent des hommages politisés et leur rôle de diffusion d'idées politiques reste très important. Les lieux de mémoire restent partiels et ne peuvent être considérés comme l'expression de toute une collectivité. Cette mémoire collective est fédérée par les commémorations des événements nationaux tandis que pour les commémorations locales, une multitude de mémoires cohabitent et forment une mémoire collective. Enfin, les lieux d'amnésie prouvent que la mémoire ne peut commémorer tout son vécu et rejette une part de celui-ci qu'elle juge à tort ou à raison négatif ou sans intérêt. Toutes ces caractéristiques prouvent l'intérêt d'étudier les lieux de mémoire à l'échelle locale. Cette étude est soumise à la perpétuelle évolution de la mémoire et l'inventaire des lieux de mémoire reste un champ de recherche ouverte.